

SACHOT (Maurice), *L'Invention du Christ. Genèse d'une religion*

Paris, Odile Jacob, 1998, 251 p. (bibliogr.) (coll. « Le champ médiologique »)

Jean-Daniel Dubois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/20596>

DOI : 10.4000/assr.20596

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2000

Pagination : 102-103

ISBN : 2-222-96691-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Daniel Dubois, « SACHOT (Maurice), *L'Invention du Christ. Genèse d'une religion* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 110 | avril-juin 2000, document 110-43, mis en ligne le 19 août 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/20596> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.20596>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

SACHOT (Maurice), *L'Invention du Christ. Genèse d'une religion*

Paris, Odile Jacob, 1998, 251 p. (bibliogr.) (coll. « Le champ médiologique »)

Jean-Daniel Dubois

RÉFÉRENCE

SACHOT (Maurice), *L'Invention du Christ. Genèse d'une religion*, Paris, Odile Jacob, 1998, 251 p. (bibliogr.) (coll. « Le champ médiologique »)

- 1 Les titre et sous-titre de cet essai stimulant indiquent qu'il s'agit non d'un nouvel ouvrage sur la figure historique de Jésus, mais d'une tentative « médiologique » de rendre compte de la genèse du christianisme comme religion dans l'Empire romain. La collection qui l'accueille, lancée par R. Debray, oriente l'approche de ce travail novateur : rendre compte des mécanismes institutionnels qui assurent la transmission du message chrétien au cours des premières générations chrétiennes, et non pas du passage du Jésus historique au Christ de l'Église des origines. Cette réorientation dans le regard historique sur les premiers siècles chrétiens apporte une bouffée d'air frais parmi les présentations du christianisme antique. Elle se décline selon trois thèses, correspondant à trois étapes dans le développement du christianisme. Puisque le christianisme est né au cœur même du judaïsme, M.S. s'intéresse à l'institution synagogale du I^{er} siècle de notre ère pour montrer, à la suite de l'épisode sur Jésus à la synagogue de Nazareth (selon l'évangile de Luc 4,16ss) que Jésus et ses premiers disciples ont été d'abord des homélistes des Saintes Écritures, commentant les textes bibliques, comme les juifs de leur temps, à partir des règles de lecture des célébrations synagogales. Dans un deuxième temps, quand les premiers chrétiens ont été chassés des synagogues, il leur a fallu trouver un milieu leur assurant une certaine existence institutionnelle ; M.S. l'explique à partir des écoles de philosophie, au cours du II^e siècle. Des homélies primitives sur l'accomplissement du règne de Dieu, le

christianisme est passé à l'enseignement dans les écoles de philosophie. Dans un troisième temps, Tertullien, avocat et apologiste du christianisme à la fin du II^e siècle, a eu l'audace de qualifier la foi chrétienne de « religion » ; ce faisant, il a introduit une rupture fondamentale dans la manière dont les chrétiens ont pensé leur identité comme une religion, face à la religion romaine, et non plus comme une « superstition illicite ». M.S. décrit alors les modalités diverses de cette transformation du christianisme en religion romaine et chrétienne. Ces trois thèses ne sont pas neuves ; mais l'originalité de cet essai est d'avoir essayé de les articuler. Avec clarté et fermeté, les chapitres s'engendrent facilement les uns les autres, et l'auteur fait œuvre de pédagogue en vulgarisant des travaux bien informés. Des orientations bibliographiques à la fin du volume complètent encore ce que les quelques notes techniques en bas de page indiquaient déjà.

- 2 Cet ouvrage présente de manière agréable un ensemble impressionnant de questions difficiles, et l'on saura gré à l'A. de ne pas esquiver les difficultés, d'autant plus qu'il traque, autant que possible, les *a priori* épistémologiques des travaux des exégètes et des historiens du christianisme antique. Plusieurs difficultés ressortent quand même de cette approche nouvelle. Sur la première thèse, on peut s'étonner comme lui que les travaux de Ch. Perrot sur les cycles de lecture de la synagogue n'aient pas suscité plus d'intérêt parmi les historiens qui ont sous-estimé le cadre synagogaal des homélies chrétiennes primitives ; cependant, ce qui paraît clair à partir de la perspective lucanienne à la fin du I^{er} siècle, rendant compte aussi du développement des synagogues après la chute du Temple, ne nous paraît pas aussi simple, dans le judaïsme de la première moitié du I^{er} siècle, surtout si l'on pense à l'origine baptiste des premiers disciples de Jésus. M.S. met le doigt sur une institution fondamentale du judaïsme, mais peut-on vraiment tirer des textes chrétiens anciens la revendication chrétienne de vouloir se définir comme le seul judaïsme, le judaïsme véritable, dans sa façon de prêcher la venue du règne de Dieu et l'accomplissement des Écritures en la personne de Jésus ? De plus, l'affirmation d'un christianisme sans dissensions à l'origine (p. 77) nous paraît contredite par les pages qui suivent sur les conflits entre Pierre et Paul, sans compter les Hellénistes ou les partisans de Jacques et de la famille de Jésus (dont M.S. sous-estime la fonction, dans le christianisme jérusalémite pp. 77-78). Par ailleurs, l'impact sur les premiers chrétiens de la chute du Temple de Jérusalem en 70 nous paraît aussi négligé dans ces pages, tout comme le rôle fondamental de la collecte entre les communautés, avant et après 70, avec ce qu'elle impliquait dans le jeu des échanges entre le judaïsme palestinien et le judaïsme de la diaspora.
- 3 La deuxième thèse nous paraît tout autant indiquer une piste de recherche féconde, mais partielle. Le passage du milieu synagogaal à une présence chrétienne hors des synagogues s'est fait, entre autres, grâce aux cercles de philosophie. L'A. a sans doute raison de montrer que la fonction enseignante a pris plus d'ampleur qu'on ne le reconnaît habituellement, dans le développement des structures hiérarchiques. Les exemples choisis (pp. 143ss.) avec Valentin, Marcion et Clément d'Alexandrie sont probants. Mais là encore, peut-on réduire la diversité du christianisme au II^e siècle aux seules écoles de philosophie ? Quand on voit la littérature chrétienne du II^e siècle, il est difficile d'attribuer tous les textes de ceux que l'on appellera plus tard les Pères de l'Église à des écoles de philosophie. Cette dimension institutionnelle est capitale pour expliquer l'éclosion des phénomènes gnostiques au II^e siècle. Mais le christianisme du II^e siècle n'était pas que gnostique ; la meilleure preuve en est qu'Irénée de Lyon

caractérise les tendances gnostiques qu'il combat, précisément pour les rapprocher des écoles de philosophie et leur ôter toute prétention à revendiquer une identité chrétienne.

- 4 Enfin, dans la troisième partie de cet essai, il faut reconnaître que M.S. exhume un problème capital pour la transmission du christianisme. On lira avec plaisir ses pages sur ce que désigne la religion à cette époque. Il ne prétend pas réduire cette troisième étape de l'histoire du christianisme à l'œuvre de Tertullien, puisqu'il développe plusieurs exemples s'étendant sur plusieurs siècles dans le monde chrétien latin, en incluant à juste titre, par exemple, la politique matrimoniale des chrétiens ou le rôle des évêques dans le christianisme du sud de la Gaule aux V^e et VI^e siècles. A force de souligner que le christianisme s'installe dans les bottes impériales, on pourrait croire que l'institutionnalisation du christianisme, et sa romanisation, n'ont pas eu d'antécédents institutionnels dans le judaïsme palestinien et dans le judaïsme de la diaspora ou dans les cercles philosophiques. Malgré ces quelques critiques, il faut souhaiter que le propos de M.S. soit entendu des historiens du christianisme ancien, et surtout des exégètes des premiers textes chrétiens.